

LA GUERRE DES NATIONS

SOUVENIR CANADIEN ILLUSTRÉ DE CETTE GRANDE GUERRE



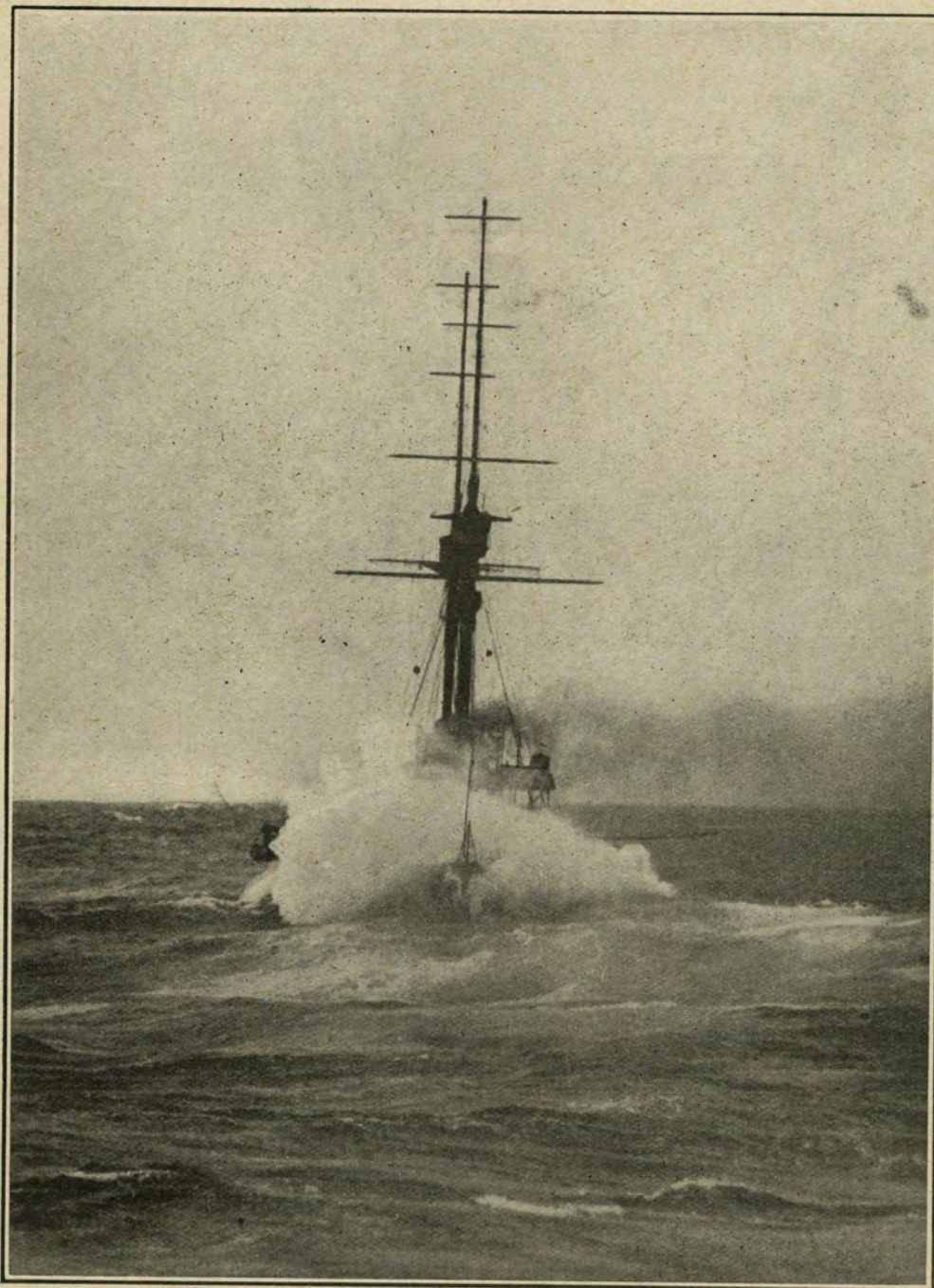
22ième LIVRAISON

PRIX 10 CENTS

La Guerre des Nations

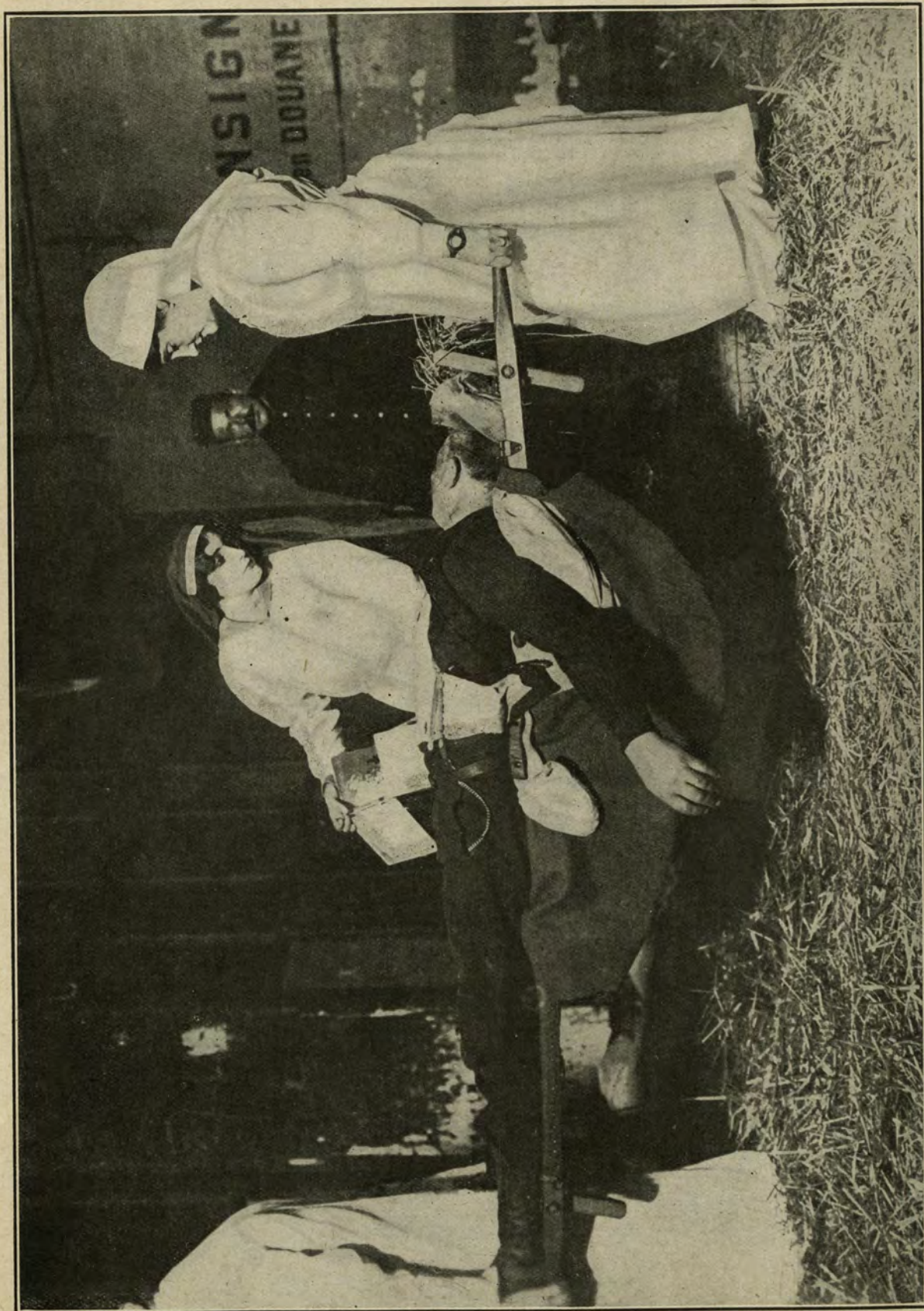
Souvenir Canadien Illustré de cette Grande Guerre. 22ième Livraison

Imprimé et publié au No. 1510 rue Notre Dame Ouest, Montreal, Canada, 2 Juillet, 1915, par DODD-SIMPSON PRESS, LIMITED



H.M.S. "NATAL" PAR GROSSE MER

Cette remarquable photographie montre le vaisseau de guerre anglais sur une mer agitée. Le "Natal" appartient à la Seconde Escadre de Croiseurs de la Home Fleet, qui coula les vaisseaux allemands "Gneisenau," "Scharnhorst," "Nurnberg" and "Leipzig." (Photo, C. N.)



FRANCAISES SOIGNANT LES BLESSES
 Les Françaises de toutes les classes concourent à l'oeuvre de la Croix-Rouge. Cette photo montre deux dames de la haute société portant un blessé à sa descente du train, pour être transporté à l'hôpital. (Photo, News Illustrations).



22ième LIVRAISON

Suite de la page 381, (21ième livraison)

Et maintenant, une chose étrange se passa. Comme les forces augmentées de l'ennemi entraient de tous côtés en Pologne, l'armée russe semblait être pratiquement disparue. Aucune opposition ne fut rencontrée; même les ponts sur la route suivie par les vainqueurs étaient intacts. Pour ne rien dire de plus, ceci intriguait, mais, sans doute, acceptant la situation comme un bienfait de cette Providence que le "War Lord" réclame comme alliée, les légions du Kaiser avançaient encore plus rapidement. Avec un calme relatif, ils occupèrent Lodz, Lovicz et Rava, et la prise de Varsovie, dont les espions et les aviateurs signalaient l'apparente évacuation, semblait une simple question de temps.

Des trois villes, mentionnées plus haut, autant d'armées s'avançaient vers Varsovie; au sud de la rivière Piliva, deux autres armées se dirigeaient vers Ivangorod. Ce fut de ce district sud que les premières nouvelles d'un combat violent furent rapportées. Tandis que le mouvement progressif au nord se continuait, rencontrant peu d'opposition, une forte troupe russe, retranchée à Koezenice, au nord d'Ivangorod et sur la rive gauche de la Vistule, donna un démenti soudain et énergique à la prétention de l'état-major allemand que "aucun russe n'était resté du côté ouest de la Vistule." Une nouvelle lutte sanginaire recommença.

Quoique, quelque peu contradictoire aux avis de Vienne, maintenant reconnue comme source de nouvelles mal fondées, les Serbes et les Monténégrins rapportaient une série continuelle de succès contre les Autrichiens, dans le voisinage de Sarajevo, Bosnie, et le long des rivières Drave, Save et Danube.

Octobre 14.— Les développements dans le nord de la France et de la Belgique attiraient l'attention intéressée du public, le 14 octobre. Le ferme et irrésistible coup de balai des légions du Kaiser vers Ostende rendait imminente la possession de cette ville par l'ennemi et créa une nouvelle consternation parmi les réfugiés qui cherchaient encore des moyens de fuite. La plus petite embarcation fut employée,

et même, avec des chaloupes, l'on essaya d'atteindre un port de sûreté sur la côte française. C'était littéralement un choix entre "le diable et la mer profonde", avec un fort penchant, et non contre nature, de la part des victimes infortunées vers la tendre merci des flots. Bruges, située sur la route des vainqueurs, était déjà occupée par une forte troupe allemande.

Plus loin au sud, le long de la ligne occupée par les Alliés, l'ennemi éprouvait de grandes difficultés dans son élan vers Calais. La ville de Lille, soutenue par une petite troupe française territoriale, était, il est vrai, prise par l'ennemi qui, renforcé et ainsi établi, rendit la position du second corps d'armée anglais en particulier, plus difficile. Mais, d'un autre côté, la possession de la ville d'Ypres par les troupes françaises et anglaises était un sujet de satisfaction.

Toutefois, de Lille à La Bassée, l'ennemi solidement retranché, occupait une très forte position et défiait les efforts qu'accomplissaient soit les Anglais, soit les Français, pour l'en déloger.

Dans cette région, au sud de la rivière Lys, le nombre des troupes allemandes, la force de leurs positions et la nature difficile du terrain, ralentirent considérablement les opérations offensives. Les digues, si nombreuses en ce pays, constituèrent de sérieux obstacles et nécessitèrent l'adoption de méthodes ingénieuses. Les échelles et les madriers étaient employés pour les franchir et, quelle que fut la nature de l'obstacle, la nécessité fit toujours éclore quelque invention nouvelle pour le surmonter. L'absence de tous points de repère pour le réglage du tir de l'artillerie posait un autre problème, qui ne fut résolu qu'avec difficulté.

Comme l'on devait s'y attendre, les combats, principalement dans les nombreux villages, revêtaient un caractère sanginaire. L'ennemi profitait de tous les avantages possibles; il plaçait même des mitrailleuses dans les maisons dont les fenêtres commandaient les approches des Alliés. Toutefois, lorsqu'on en venait au corps-à-corps, les troupes Franco-Anglaises avaient toujours le dessus. En général, l'Allemand n'aime pas beaucoup la baionnette; par contre, les soldats des Alliés sont enchantés de s'en servir, et d'affirmer leur supériorité dans ces rencontres.

La suite à la page 390



EN ROUTE POUR LE FRONT—DEPART D'UNE UNITE DE NOS LOYAUX CANADIENS-FRANCAIS
 La mobilisation du 22e Bataillon, composé de Canadiens-Français, a marqué une époque de notre vie nationale. Le Canada entier est fier de leur empressement à s'enrôler sous les drapeaux. L'illustration montre le Régiment prenant le train à St. Jean, P. Q. (Photo, C. & McL.)



EN ROUTE POUR LE FRONT—DEPART DU REGIMENT CANADIEN-FRANCAIS
 Après plusieurs mois d'un entraînement rigoureux à St. Jean, P. Q. les hommes du 22e Bataillon, faisant partie du Second Contingent Canadien—prêts et dispos—partent pour Halifax, d'où ils s'embarqueront pour l'Angleterre. (Photo, C. & McL.)



AVEC LES ALLIES EN CAMPAGNE
 Photo d'actualité, montrant un détachement de soldats Français, abrités derrière un mur en terre et tirant sur les Allemands. (Photo, C. N.)



TROUPES FRANCAISES COMBATTANT DES ALLEMANDS RETRANCHES
 Chasseurs Français, section bicycliste, tirant sur des Allemands retranchés à la droite de la maison blanche, que l'on aperçoit à l'arrière-plan. (Photo, Underwood).

La Marche des Evénements

Suite de la page 387

Dans l'ensemble, le 14 octobre, la situation, du côté des Alliés, était satisfaisante. Le progrès, quoique minime, était général sur toute l'étendue du front et la perspective était encourageante.

Le 15 Octobre.— A l'exception de la nouvelle prématurée—et conséquemment fautive—de l'arrivée en Angleterre du Corps Expéditionnaire Canadien, ceux qui les suivaient par la pensée avec tant d'anxiété, ne connaissaient aucun détail de leur voyage. La traversée commença et s'acheva dans le plus grand secret; mesure ennuyeuse, mais nécessaire. Sous la protection des vaisseaux de guerre anglais convoyeurs, commandés par l'Amiral Weymiss, elle s'accomplit heureusement. Par mesure de précaution, au lieu d'atterrir à Southampton, comme on l'avait décidé tout d'abord, la grande flotte de transports, le 14 octobre au soir, remontait l'estuaire, en route vers Plymouth.

Les officiers nous ont appris que le voyage a été agréable et dépourvu d'incidents. Les trente-un transports, formés en trois longues colonnes, précédées et flanquées par des vaisseaux de guerre, avec le "Glory" à l'arrière-garde, avaient traversé lentement l'Atlantique. Officiers et hommes étaient tous en parfaite santé et, à l'exception de quelques chevaux morts en route—ce à quoi l'on s'attendait, toutes choses étaient considérées "très-satisfaisantes."

Ce fut donc à Plymouth qu'échut l'honneur de recevoir la grande Armada Canadienne et, pendant le débarquement, d'accueillir les différentes unités, au fur et à mesure de leur descente à terre. Dès le matin du 15, la bienvenue leur fut officiellement souhaitée par l'Amiral Sir George Egerton, le Major-Général Penton, commandant de la forteresse de Plymouth, le Maire Baker, et le Major-Général Alderson, dont la nomination comme commandant du contingent Canadien était si populaire. Mais la bienvenue qui restera dans la mémoire de nos soldats n'avait rien d'officiel. Les braves gens de Plymouth, quoique contrariés par les restrictions imposées par les autorités, et nonobstant la pluie, qui ne réussissait pas à refroidir leur enthousiasme, firent à ces fils de l'Angleterre, venus d'au-delà des mers, une chaleureuse réception et les accompagnèrent jusqu'aux trains qui les attendaient pour les emmener à Salisbury. Ce cordial accueil leur fut très sensible.

Grâce aux ambitions de Sa Majesté Impériale Guillaume II, une nouvelle étape de la remarquable unification de l'Empire Anglais se trouva franchie. La Mère-patrie et le Canada, déjà étroitement unis, avaient trouvé de nouveaux liens encore plus solides.

L'amirauté anglaise a de justes sujets de fierté, qui compensent ses deuils. Grâce à la marine anglaise, une grande flotte a traversé l'Atlantique en parfaite sécurité; sur les hautes mers de toutes les parties du monde, le commerce de l'Angleterre et de ses alliés continue comme par le passé,

malgré les tentatives de ses ennemis, toujours grâce à elle. Mais c'est au prix d'un labeur infatigable et de pertes sensibles en navires et en vies humaines, qu'elle nous procure ces facilités.

Le 15 octobre, le croiseur "Hawke," de 7,350 tonnes, envoyé en reconnaissance avec le croiseur "Theseus" dans les eaux septentrionales de la Mer du Nord, fut coulé par une torpille. Le "Theseus," également attaqué par un sous-marin, parvint à s'échapper. Obéissant aux ordres qu'il avait reçus, il ne put se porter au secours du "Hawke," pour éviter de subir le même sort.

En quelques minutes, la tragédie était accomplie. Le choc soudain de l'explosion; le sang-froid et la bravoure du Capitaine Williams et des autres officiers, l'admirable discipline des hommes, se tenant aux postes qui leur étaient assignés, les efforts pour sauver le navire, qui s'inclinait à tribord, l'ordre de mettre les chaloupes à l'eau, rendu presque impossible à exécuter, en raison de la position du vaisseau, ensuite la lutte pour la vie dans les eaux glacées, où très peu d'épaves permettaient de se cramponner en attendant un secours possible. Et tout était fini. En quelques minutes, 496 braves marins, sur un équipage de 569 hommes, étaient ensevelis au fond de la mer. Cependant, quelques "critiques dans leur fauteuil" se tenant loin du danger et bénéficiant de la sécurité que d'autres acquièrent pour eux, demandent parfois: "Que fait donc la marine anglaise?" et se disent que le peuple anglais "n'en a pas pour son argent."

"Je vous demande de m'aider à envoyer le cadeau de Noel de toute la nation à chaque marin embarqué et à chaque soldat sur le front." Tel fut l'appel lancé par la Princesse Marie au peuple d'Angleterre, vers le milieu d'octobre. Le message continuait ainsi: "La veille de Noel, lorsque comme les bergers d'autrefois, ils contemplent les étoiles, sans doute leurs pensées s'envolent vers leurs foyers et les êtres chers qu'ils y ont laissés. Peut-être, aussi, se rappellent-ils des jours de leur enfance où ils avaient la coutume de suspendre leurs bas, en se demandant ce qu'ils y trouveraient le lendemain."

"Je suis sûr que nous serons plus heureux le matin de Noel, si nous contribuons à l'envoi de quelque petit cadeau d'amour et de sympathie, quelque chose d'utile et de durable, dont la fabrication constituera une aide aux industries affectées par la guerre."

Cet appel sentimental provoqua de promptes réponses; il rappelait l'acte de la reine Victoria, pendant la guerre Sud-Africaine, qui avait envoyé un souvenir à chacun de ses soldats, à l'occasion de Noel.

De nouvelles tentatives de la part de l'Allemagne, pour se concilier des sympathies aux Etats-Unis et ailleurs, en faussant les faits, amenèrent une vigoureuse réponse du ministère Anglais des Affaires Etrangères. Berlin affirmait que ses agents avaient trouvé dans les archives de l'Etat-Major Belge, à Bruxelles, un portefeuille contenant des documents importants et sur lequel on lisait:

"Intervention Anglaise en Belgique." Ces documents, prétendaient les Allemands, se rapportaient à des négociations, engagées en l'année 1906, entre le Chef de l'Etat-Major Belge et le Lieutenant-Colonel Barnardiston, Attaché Militaire Anglais à Bruxelles, afin de jeter en Belgique, une force expéditionnaire de 100,000 hommes, par Dunkerque, Calais et Boulogne. Ce plan, ajoutait-on, avait été approuvé par le Lieutenant-Général Sir James M. Grierson, Chef de l'Etat-Major Anglais.

D'autres documents joints au précédent comprenaient une carte indiquant les positions stratégiques de l'armée française, ce qui dénotait l'existence d'une entente Franco-Belge; un rapport du Ministre Belge à Berlin, à son gouvernement, daté du 23 Décembre 1911 et une "communication confidentielle" déclarant "que le gouvernement anglais, après la destruction de la marine allemande, enverrait des vivres et des munitions par voie d'Anvers" et suggérait qu'un système d'espionnage Belge soit organisé en Prusse Rhénane.

Voici ce que répondit le gouvernement anglais: "L'histoire d'une soi-disant entente Anglo-Belge, de 1906, . . . basée sur des documents qui auraient été découverts à Bruxelles, n'est que la réédition par la presse d'une ancienne légende, déjà répandue sous d'autres formes et déniée à plusieurs reprises. Cette entente n'a jamais existé, et les Allemands le savent très bien."

Admettant franchement que quelque "discussion académique" puisse avoir eu lieu vers cette époque—et qu'il en soit resté des traces dans les archives bruxelloises—alors que le Général Grierson, maintenant décédé, était à l'Etat-Major du Ministère de la Guerre et le Colonel (maintenant général) Barnardiston, qui commande aujourd'hui les forces anglaises devant Tsing-Tau, était Attaché Militaire à Bruxelles, la discussion étant limitée à l'importance de l'aide que l'Angleterre devrait offrir à la Belgique, au cas où sa neutralité serait violée. La réponse continuait:

"Il est à remarquer qu'un an avant la date mentionnée, 1906, l'Allemagne avait, comme en 1911, adopté une attitude menaçante envers la France, à propos du Maroc, et en raison des appréhensions d'une attaque de la France, par le territoire belge, il était naturel que les éventualités possibles fussent discutées."

Après avoir démontré la droiture et la logique de l'attitude de la Belgique, qui voulait faire respecter sa neutralité par tous ses voisins, sans en favoriser aucun, la déclaration concluait par cet argument péremptoire:

"C'est l'Allemagne qui accuse les autres puissances de desseins agressifs, l'Allemagne qui, depuis 1906, a établi un réseau élaboré de chemins de fer stratégiques, allant du Rhin à la frontière belge, en traversant une région nue et peu peuplée, délibérément construit pour faciliter l'attaque soudaine sur la Belgique, qu'elle a exécutée voici deux mois."

En vérité, il paraissait peu vraisemblable que ce nouveau mensonge de l'Allemagne, quelque habilement présenté, put lui être d'une grande utilité. La Belgique, qui sentait venir de loin le danger qu'était pour elle son puissant et peu scrupuleux

voisin, peut difficilement être blâmée d'avoir discuté des mesures de précaution à prendre avec l'une des puissances garantes de sa neutralité. On peut dire que la réponse de Sir E. Grey, et surtout le paragraphe final, a "tourné le fusil de l'ennemi contre lui-même."

La possibilité d'un raid aérien sur l'Angleterre semblait avoir soudainement impressionné la population londonienne. De nombreuses demandes d'assurance contre ce risque firent rapidement augmenter les tarifs de Lloyds. Suivant les localités, les primes demandées variaient considérablement, entre 62½ c. et \$2.50 dans certains districts. Les chiffres les plus élevés s'appliquaient particulièrement au voisinage du palais de Buckingham, des Edifices du Parlement, de la Banque d'Angleterre, de la Cathédrale St. Paul et autres quartiers similaires. Ce nouveau risque d'assurance était couvert par la clause suivante, dite "clause du danger aérien."

"Cette police couvre le risque de la perte de la propriété assurée ou des dommages qu'elle pourra subir, causés directement par les ballons ou avions, hostiles ou non, et les bombes et projectiles lancés par eux, y compris le risque d'incendie ou d'explosions qui peuvent en résulter."

Si ces assurances n'ont pas beaucoup profité aux assurés, elles ont certainement procuré de beaux bénéfices aux assureurs.

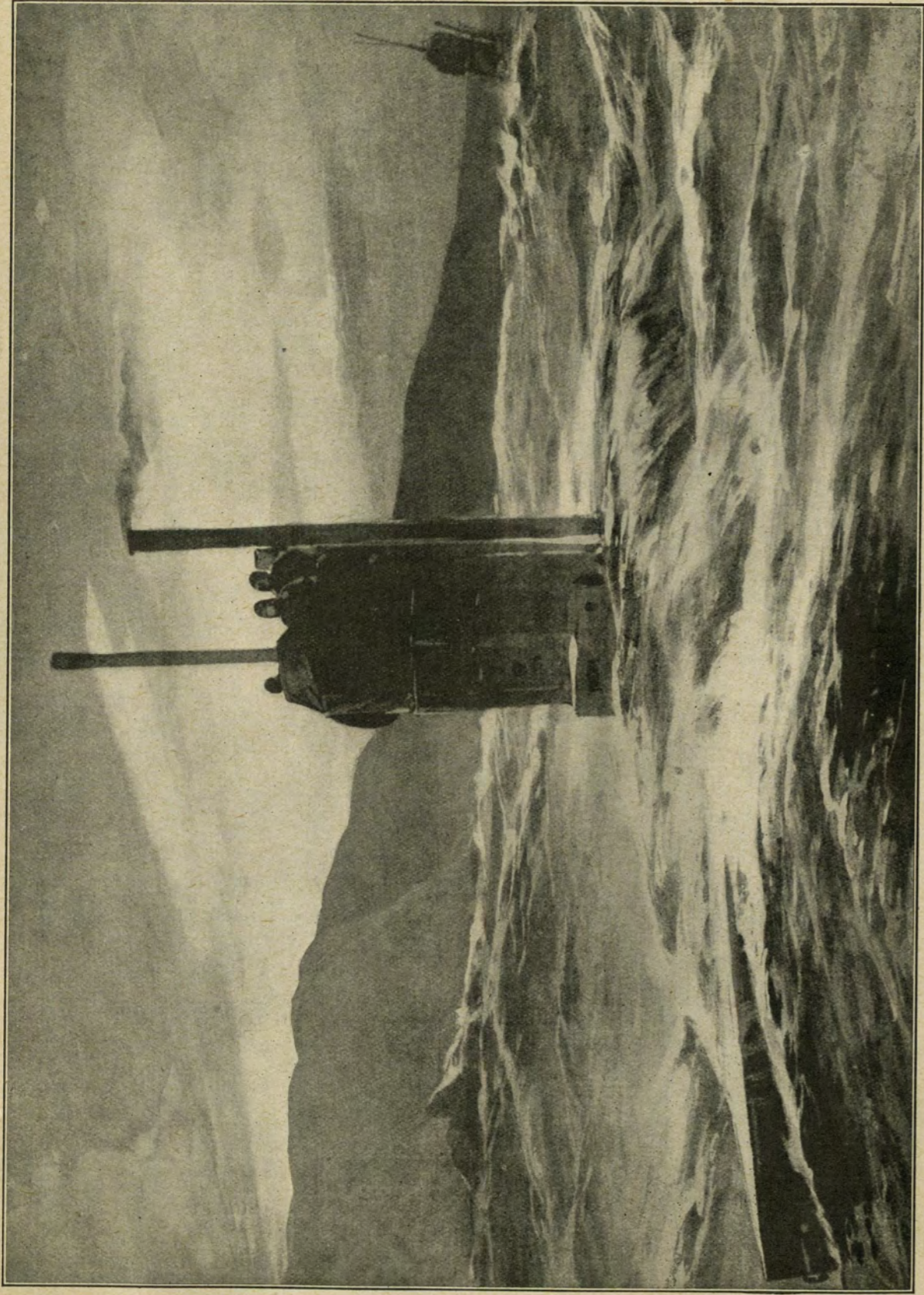
Le 15 octobre, Londres apprit que plusieurs succès navals venaient d'être remportés dans différentes parties du monde sous forme de capture de vaisseaux marchands ennemis; [de plus, le "Yarmouth" avait coulé près de Sumatra, le paquebot "Markomania," de la ligne Hambourg-Américaine, qui avait aidé et approvisionné le "Emden." Ces nouvelles furent un rayon de soleil qui atténuait la tristesse causée par le torpillage du "Hawke."

La nouvelle de l'occupation d'Ostende par les Allemands, quoique le public y fut préparé, vint aussi assombrir cette journée. Personne ne leur disputant l'entrée de la ville, le 15, vers onze heures du matin, une avant-garde de mousquetaires parcourut les rues d'Ostende; ensuite vinrent des canons automobiles portant des officiers allemands, notamment Von der Goltz, "Gouverneur Général de la Belgique," puis la soldatesque défila et, en peu d'heures, les envahisseurs étaient en complète possession de la ville.

Pendant ce temps, au sud, la violence de la lutte s'accroissait.

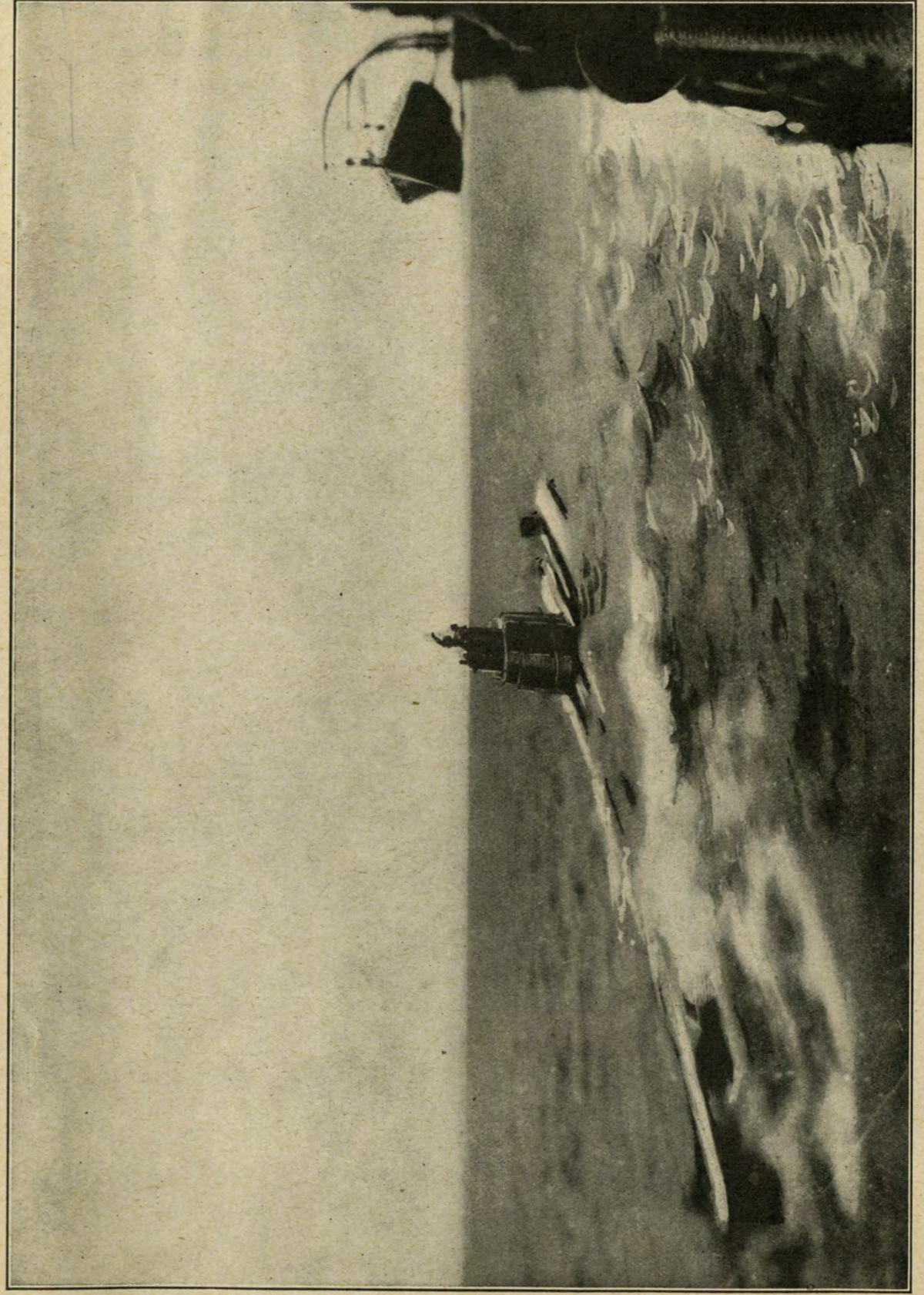
Le 16 Octobre.— Une fois de plus, le 16 octobre, l'aile gauche des Alliés devenait le théâtre de la lutte. Depuis l'extrême droite, en remontant vers le nord jusqu'à la frontière belge, il n'y avait rien à signaler d'important. Mais à ce point, les développements étaient rapides et fertiles en conséquences. La

La suite à la page 398



Ce dessin, publié par une revue allemande, montre un sous-marin Allemand, près de la côte d' Irlande.

LE "BLOCUS" ALLEMAND DE L'ANGLETERRE



UN APPEL AU SECOURS

Remarquable photographie du sous-marin Allemand U. 8., surpris dans son oeuvre de piraterie, en vue de Douvres, et promptement mis "hors d'affaire." On voit son équipage implorant l'aide des contre-torpilleurs anglais. (Photo, C. N.)

“L'ASSASSINAT EN BLOC”

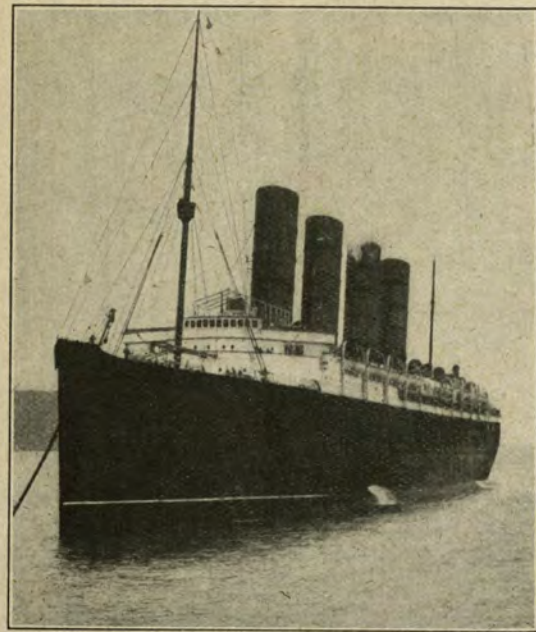
“ Nous accusons aussi les officiers dudit sous-marin et l'Empereur d'Allemagne et son gouvernement, dont ils ont exécuté les ordres, du crime d'assassinat en bloc, devant le tribunal du monde civilisé. ”— Extrait du rapport du jury du Coroner à l'enquête du Lusitania, tenue à Kinsale, Irlande.

SAMEDI, premier mai, ce grand paquebot d'environ trente mille tonnes quittait le port de New York, emportant sa précieuse cargaison humaine de plus de deux mille âmes.

Le départ d'un transatlantique est toujours marqué d'une certaine émotion, car certaines personnes ne pourront jamais oublier les grands désastres maritimes de ces dernières années. Mais aujourd'hui il existait une raison d'émotion plus intense.

Car l'Allemagne était en guerre. Il est assez étrange de constater que peu de passagers semblaient se rendre un compte exact de ce que cela signifiait. Mais il y avait dans l'air des rumeurs de désastre. L'ambassade allemande avait fait publier un remarquable avertissement—un document vraiment unique—paru dans les annonces des journaux de New York, et dont voici le texte:

“ Les voyageurs ayant l'intention de s'embarquer pour un voyage sur l'Atlantique ne doivent pas oublier que l'état de guerre existe entre l'Allemagne et ses alliés et l'Angleterre et ses alliés; que la zone de guerre comprend les eaux adjacentes aux Iles Britanniques; que, conformément à l'avis formel donné par le Gouvernement Impérial, les vaisseaux portant le pavillon de la Grande-Bretagne ou de ses alliés sont susceptibles d'être détruits dans ces eaux. Les voyageurs naviguant dans la zone de guerre sur les vaisseaux de la Grande-Bretagne ou de ses alliés le font à leurs propres risques. ”



LE LUSITANIA TORPILLE ET COULE—(Photo, C.N.)

Si cet avertissement avait pour objet de dissuader les passagers de s'embarquer à New York sur le “ Lusitania, ” le 1er Mai, il manqua complètement son but. Il n'y eut pas un seul départ différé.

“ Ils n'oseraient jamais couler un bâtiment ayant à son bord des milliers de non-combattants ” disait quelqu'un qui ne se laissait pas impressionner par cette menace, genre “ main noire. ”

Des lettres anonymes contenant le même avertissement, reçues par plusieurs Américains éminents ne parvinrent pas à faire naître des craintes sérieuses.

“ C'est du bluff! ” disaient-ils après avoir lu ces lettres, et ils s'embarquèrent, en route pour la mort.

Car les assassins de Von Tirpitz étaient crédités à tort de sentiments d'humanité. Le monde n'avait pas encore sondé les profondeurs de l'infamie allemande.

Mais l'Allemagne était en guerre.

Et rien ne doit entraver la “ mission divine ” du Kaiser.

Ce qui suivit appartient à l'histoire—à l'histoire écrite avec du sang, gravée en caractères indélébiles dans la mémoire des hommes et qui se transmettra à travers les siècles comme un avertissement aux hommes et aux nations qui, animés d'une ambition désordonnée et d'un monstrueux esprit de convoitise, pourraient être tentés d'entrer dans la voie de l'infamie sanguinaire. C'est une page que les Allemands chercheront vainement à déchirer de l'histoire du monde. C'est une tache ineffaçable qui marque les chefs de la nation allemande. Et cette tache

“ Toutes les eaux qui coulent dans le Rhin
Ne pourraient suffire à blanchir leur main. ”

Six jours d'un paisible voyage. Au loin, la côte irlandaise était clairement visible, avec Queenstown, but du voyage. C'était au commencement de l'après-midi, le Vendredi 7 Mai. La mer était calme, et la guerre semblait bien loin.

Ensuite—l'effroyable tragédie.

D'abord un choc causé par la première torpille atteignant sa cible, suivi peu après par une explosion terrifiante; l'inclinaison soudaine du vaisseau à tribord; les efforts pour arrêter sa marche, rendus vains par la détérioration des machines; la descente de toutes les chaloupes de sauvetage utilisables; le plongeon final sous les eaux—tout cela en moins de vingt minutes depuis le premier choc; la scène indescriptible des passagers et de l'équipage se débattant dans l'eau contre la mort; des femmes appartenant à toutes les classes de la société; des hommes de tout âge et de tout rang; des enfants effrayés et des bébés en pleurs: tout ce spectacle a été reconstitué par les témoins oculaires, dont les récits sont impressionnants. Ajoutons-y les scènes de douleur qui se déroulèrent aux bureaux de la Cie. Cunard, où parents et amis attendaient anxieusement des nouvelles; les visions d'horreur de la foule, à Queenstown, lorsqu'on débarqua les morts et les survivants—Les yeux se mouillent en évoquant ces scènes de désolation.

Consolons-nous en songeant aux nombreux actes de dévouement et d'héroïsme accomplis au cours du naufrage. Dans les heures d'épreuve, les plus belles vertus humaines se manifestent et provoquent l'admiration du monde pessimiste et désillusionné, qui est bien obligé d'admettre la noblesse de sentiments de la majorité des humains.

Dans la Morgue de Queenstown reposent les cadavres de nombreuses victimes, hommes et femmes de tout âge et de toutes conditions. Il y avait aussi des petits enfants. Voici une mère serrant sur sa poitrine le cadavre de son bébé, innocente victime parmi tant d'autres. . . . Car il périt environ 1,200 personnes, y compris de nombreux bébés.

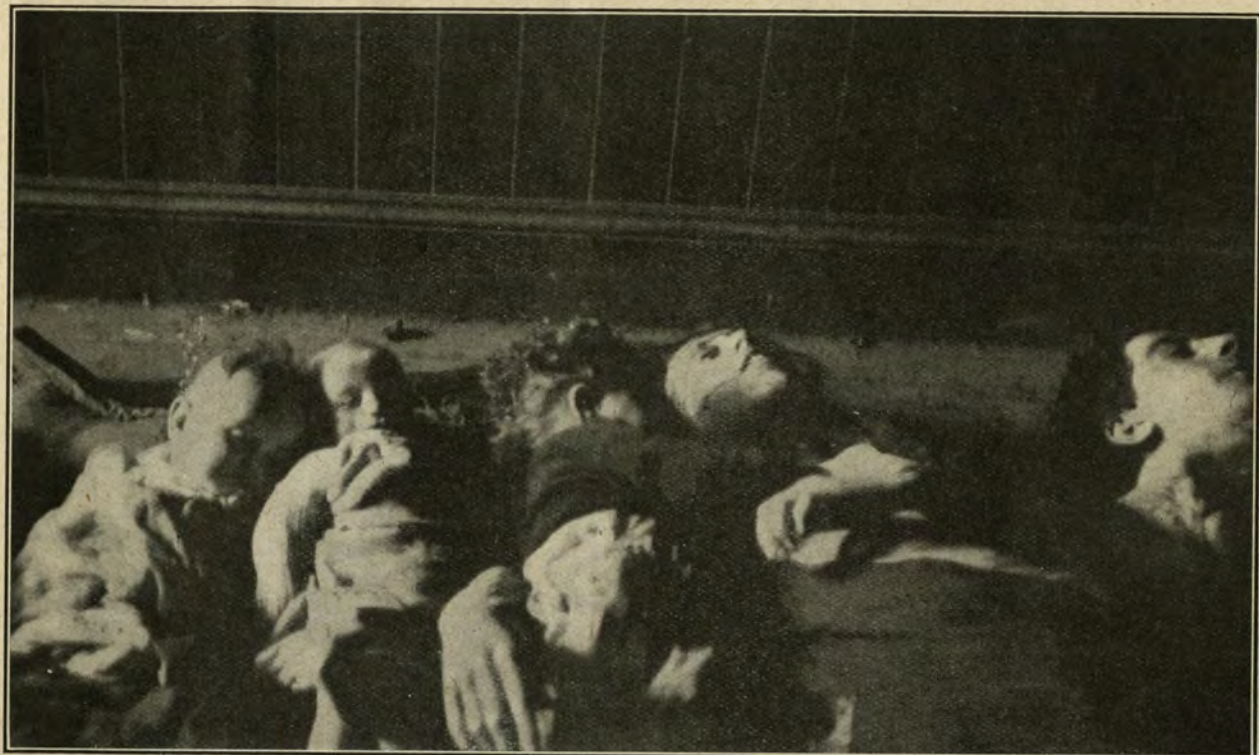
Pourquoi? L'Allemagne était en guerre. L'Allemagne veut se faire une place au soleil.

Le gouvernement allemand a-t-il nié la responsabilité de ce crime? Il s'est borné à mentir et à tergiverser, comme d'habitude, mais ses déclarations ambiguës n'ont trompé personne. Comment aurait-il pu se justifier? Aucune justification n'était possible.

A Berlin et ailleurs, il ne manque pas de teutons qui se rejouissent de cet acte odieux. Voici ce que l'on peut lire dans le journal, Berlin Local Anzeiger: “ Nous devons être fiers de la destruction du “ Lusitania. ” En le coulant, nous avons conquis plus de respect que nous n'aurions pu le faire par cent batailles gagnées sur terre. ”

Et cet autre journaliste, qui semble exprimer un sentiment de pitié pour les victimes, mais qui n'est qu'un hypocrite. Il ose écrire: “ Ce fut sans doute la mort dans l'âme que le commandant du sous-marin allemand lança sa torpille meurtrière. ” L'adjectif qui qualifie cette torpille éveille un écho dans nos coeurs.

L'Allemagne, vous le voyez, est en guerre.



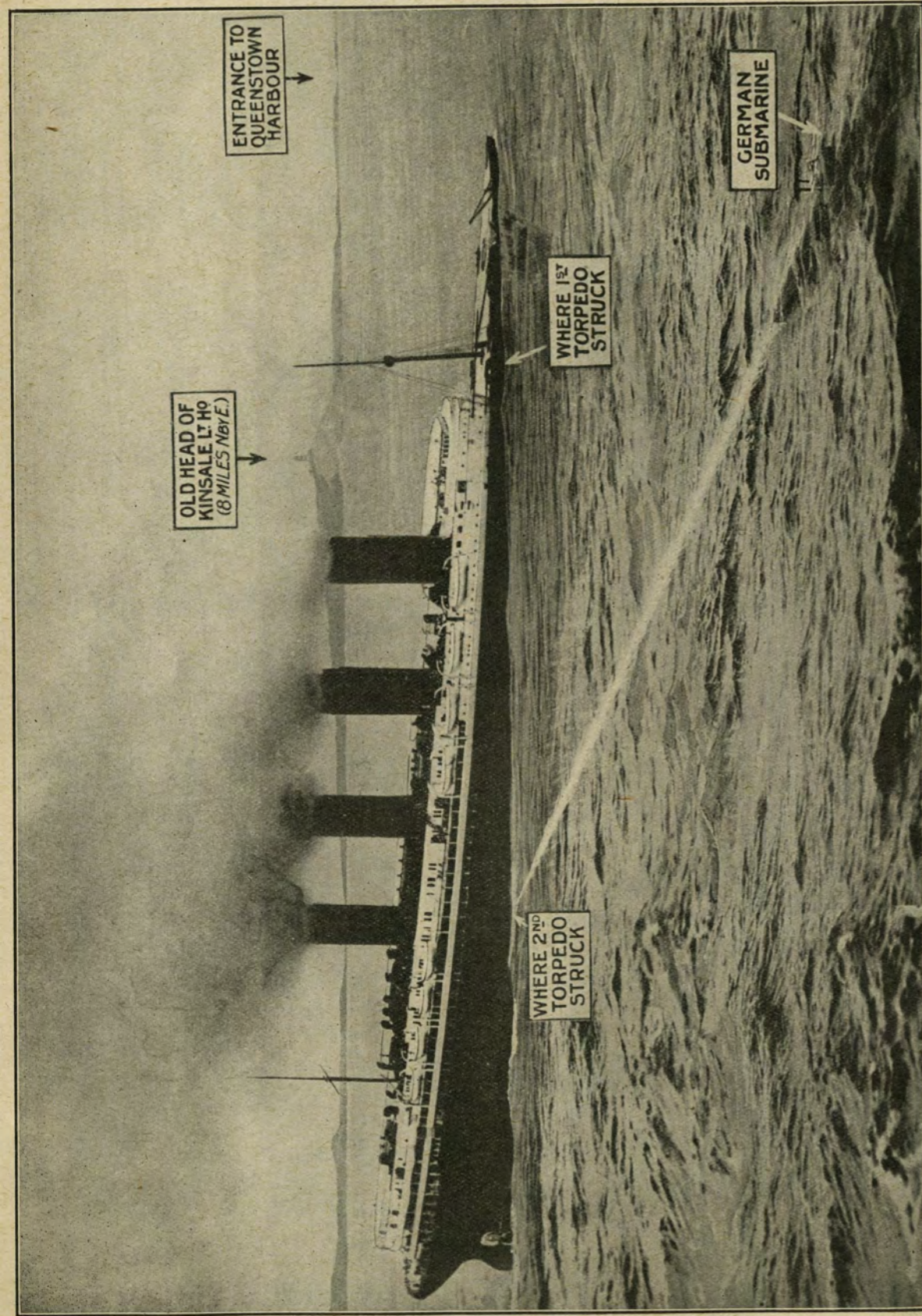
UN “ TRIOMPHE ” POUR LE KAISER

Dans la Morgue de Queenstown reposent les cadavres de nombreuses victimes. C'étaient des hommes et des femmes de tout âge et de toutes conditions. Il y avait aussi des petits enfants. Voici une mère serrant sur sa poitrine le cadavre de son bébé, innocente victime parmi tant d'autres. . . . Et pourquoi cela? L'Allemagne était en guerre! (Photo, C. N.)

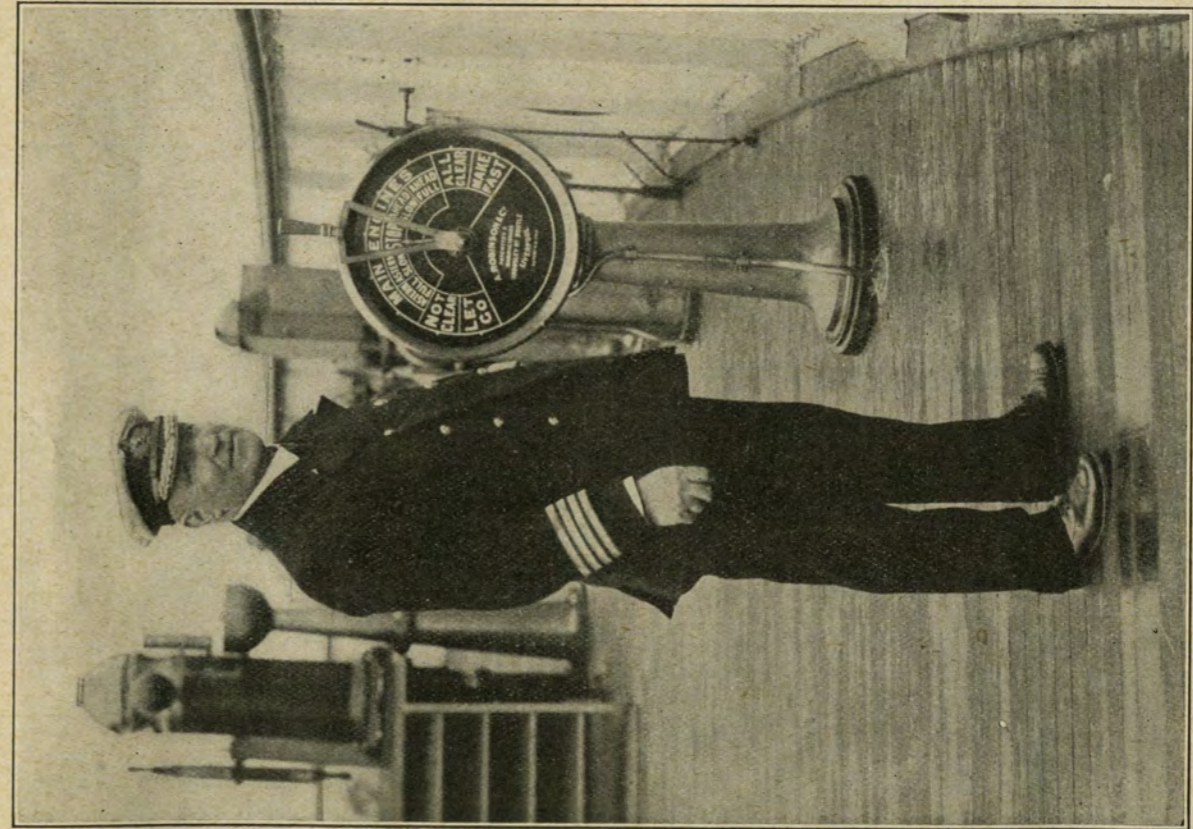


LA TRAGEDIE DU “ LUSITANIA ”

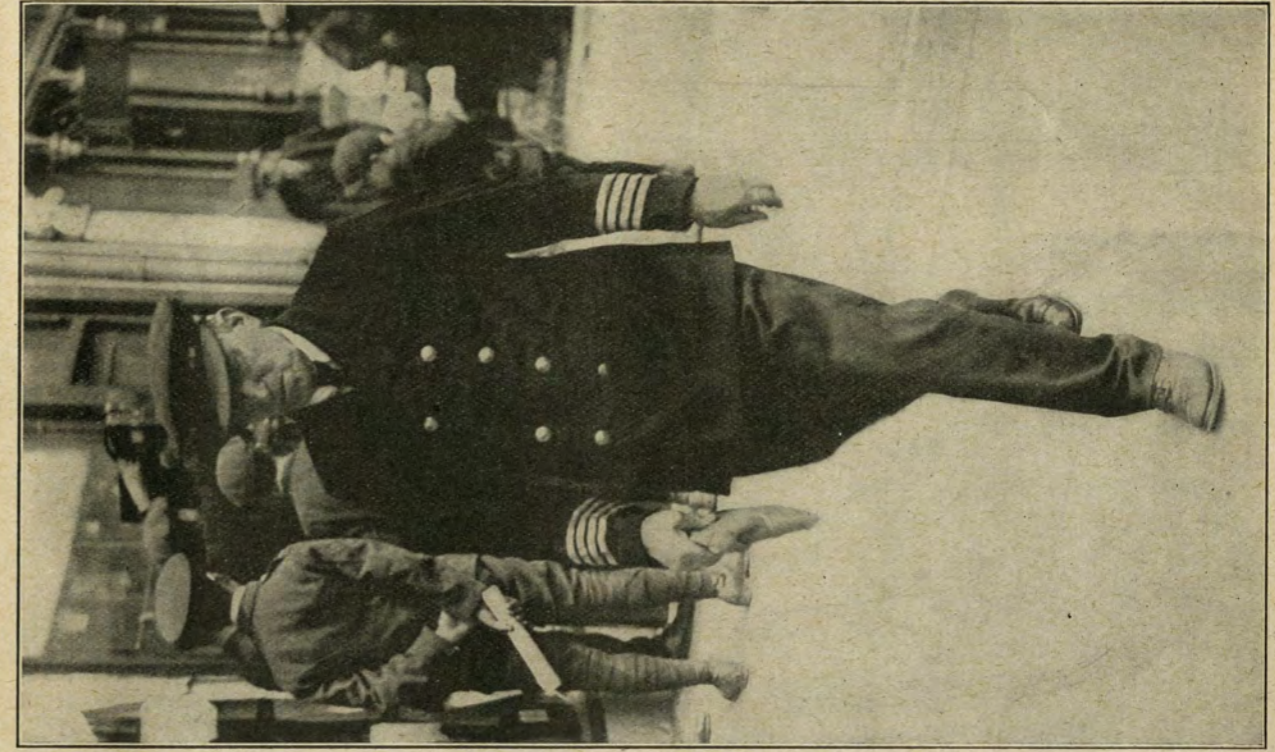
Cinq des embarcations dans lesquelles s'entassèrent de nombreux survivants. Heureusement, la mer était calme; autrement, il y aurait eu encore plus de victimes. (Photo, C. N.)



COMMENT A SOMBRE LE "LUSITANIA"
 Ce dessin a été fait par un journaliste-photographe Anglais, à l'aide de photographies. L'emplacement du sous-marin, lorsqu'il lança ses torpilles, est indiqué dans l'angle de droite. (Photo, C. N.)



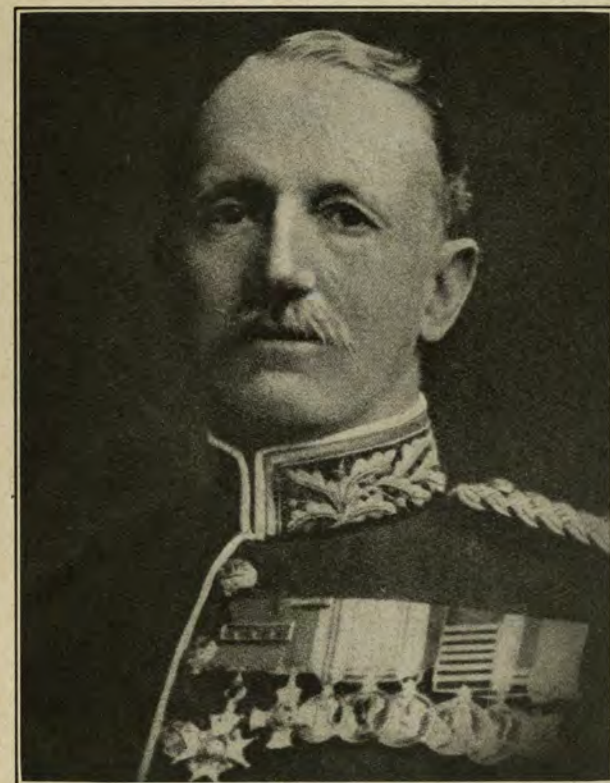
LE CAPITAINE TURNER DU "LUSITANIA"
 1.—Sur le pont, avant le désastre. 2.—A Queenstown, après le naufrage. (Photos, C. N.)



La Marche des Evénements

Suite de la page 391

Bataille de l'Aisne ou, plutôt, comme on l'a justement appelée, la Bataille des Quatre Rivières (Scarpe, Somme, Oise et Aisne) se métamorphosait en ce nouveau conflit qui ensanglantait le nord de la France et la Belgique. Dans leur tentative dirigée contre la côte, les ennemis se heurtaient à la vigoureuse pression exercée par l'aile gauche des Alliés, qui avait reçu des renforts; ils accrurent donc la force de leur flanc droit au moyen de troupes de renfort amenées en hâte. Sur les autres parties de la longue ligne de bataille, la lutte continuait, mais avec moins d'intensité.



GENERAL PULTENEY

Le Major-General Pulteney, C. B., appartenant à la Garde Ecossaise. Son nom a été plusieurs fois mentionné dans les dépêches; il avait déjà de longs états de service avant cette guerre.

“L'alignement” des Alliés (ainsi s'exprimaient les soldats anglais, toujours enclins à employer des termes sportifs) était maintenant quelque peu modifié.

Nous avons vu que les 2e et 3e Corps d'Armée Anglais avaient pris position au nord de Béthune, prolongeant le flanc gauche de l'armée française. Le Corps Smith-Dorrien, et particulièrement sa 3e Division, fut engagé dès le début de l'action. Attaqué par des forces très supérieures, non-seulement il conserva ses positions, mais réussit à gagner graduellement du terrain. Le 3e Corps, amené par le train à St. Omer, se dirigeait vers Armentières. Une aide précieuse fut donnée aux

Anglais par les troupes Françaises envoyées pour se joindre à eux.

Le 16 octobre, un autre Corps d'Armée Anglais, le 4e, prit part au combat. Sous le commandement de Sir Henry Rawlinson, ce Corps, comprenant la 7e Division d'Infanterie, sous le Major-Général Capper et la 3e Division de Cavalerie conduite par le Major-Général Hon. Julian Byng, et ayant sa base à Dunkerque, avait efficacement aidé à couvrir la retraite de la brave armée belge, depuis Anvers. Ayant à sa disposition ce 4e Corps d'Armée, plus deux divisions de territoriaux français, la 87e et la 69e, qui lui avaient été données comme soutien, le Maréchal French, sur qui reposait la fortune des Alliés dans le nord, se résolut à agir sur un large front. Sa tâche consistait à combler le vide existant entre les forces Franco-Anglaises au sud et l'armée Belge, au nord, laquelle était maintenant en état de coopérer avec ses Alliés, à la défense de son territoire. Les troupes qu'il avait en main étaient tout à fait insuffisantes à l'accomplissement de cette rude tâche, mais en ce moment il n'y en avait pas d'autres. Il est même douteux que Sir John French ait pu apprécier exactement l'importance des forces qu'il avait à combattre.

Donc, l'emplacement des troupes, du sud au nord, était celui-ci. Sur la droite étaient les Français, puis les 2e et 3e Corps d'Armée Anglais, ensuite le Corps Franco-Anglais commandé par Rawlinson, enfin à la gauche l'armée Belge, fatiguée mais pleine d'ardeur. Etant donné l'accroissement constant des troupes ennemies, la situation était indubitablement critique, mais les chefs savaient, par expérience, qu'ils pouvaient compter sur chacun de leurs hommes.

“Nous pouvons subir des revers, mais notre confiance en la victoire finale est plus forte qu'elle ne l'a jamais été. Nous sommes battus, peut-être, pour aujourd'hui, mais nous ne sommes pas écrasés.”

Telles étaient les paroles de leur brave Roi; tel était l'esprit indomptable de l'armée Belge et de la population civile que tous ses malheurs n'avaient pas accablée. Avec ses millions d'habitants innocents, paisibles et industriels chassés de leur pays et cherchant la sécurité sur des rives étrangères, leurs récoltes détruites, leurs industries ruinées, leurs villes et leurs villages incendiés ou démolis; leur belle capitale, Bruxelles, sous la domination de fer de l'envahisseur; Anvers rempli de milliers de soldats et de marins teutons qui exigeaient quotidiennement, avec leur insolence caractéristique, de grosses sommes d'argent et de grandes quantités de provisions; et maintenant Ostende subissant le même sort. Dans une situation semblable, il fallait une foi et un courage sublimes pour déclarer au monde: “Nous ne sommes pas écrasés” et pour évoquer la victoire finale.

La détermination d'écraser le rebelle Maritz et ses partisans en Afrique du Sud devint de plus en plus apparente, au fur et à mesure des développements nouveaux. L'on apprit que le Premier

Ministre, Général Louis Botha, hâtait ses préparatifs pour entrer personnellement en campagne. Les officiers et les hommes qui avaient autrefois combattu l'Angleterre sous Botha répondaient à l'appel de leur ancien chef, mais cette fois c'était pour la défense de l'Empire. Les quelques hésitants, eux-mêmes, se mettaient bientôt en ligne. C'était un tribut éclatant rendu à la politique anglaise, aux bienfaits de la domination anglaise. Déjà l'on reportait un premier succès: c'était la défaite d'un groupe de rebelles, attaqués par le Colonel Brits, qui leur avait fait 80 prisonniers.

L'Allemagne était maintenant menacée de nouvelles complications. L'Italie, refusant au début d'occuper dans la Triple-Alliance la place que le Kaiser lui avait assignée, s'était depuis lors montrée rétive, s'interrogeant pour savoir si sa place n'était pas plutôt aux côtés de ceux qui voulaient débarrasser le monde de cet abcès hideux, le militarisme prussien. Le décès, survenu le 16 octobre, du Marquis Antonio di San Giuliano, Ministre des Affaires Etrangères de ce pays, soulevait de graves controverses, quant à la position de l'Italie. Cet homme d'état avait toujours manifesté ses sympathies envers l'Allemagne et l'on prétend que l'ambassadeur du Kaiser aurait dit, le jour de sa mort: “C'est peut-être le plus grand malheur qui nous frappe, depuis le commencement de la guerre.” Les déclarations officielles niant qu'aucun changement ne fut survenu dans la politique du pays ne pouvaient ébranler la croyance de ceux qui prétendaient que l'Italie venait de faire une nouvelle étape sur la route qui la conduisait dans le conflit, pour y jouer son propre rôle.

Mais ce n'était pas tout. La Roumanie, par la mort de son souverain, le Roi Charles, à l'âge de 75 ans, avait vu disparaître une influence entièrement pro-allemande. De même qu'en Italie, le sentiment public s'agitait en faveur de la guerre contre les Austro-Allemands. Une partie de la population demandait à grands cris la délivrance de leurs frères de Transylvanie.

Le Portugal, non plus, ne se laissait pas oublier. Son incertitude avait cessé et il manifestait le désir d'agir. Des rapports puisés à bonnes sources annonçaient des préparatifs pour une mobilisation au moins partielle de ses troupes, ajoutant que la loi martiale avait été proclamée dans tout le Congo Portugais. Plus prompt que l'Italie et la Roumanie, le Portugal avait pris son parti. On pouvait s'attendre à le voir se ranger bientôt aux côtés de son amie, l'Angleterre. Une autre épine dans le pied du Kaiser.

le 17 Octobre.— Le Samedi 17 octobre, la marine anglaise porta un rude coup à l'ennemi et lui fit payer cher la perte du “Hawke,” coulé le jeudi précédent. L'action eut lieu en vue de la côte hollandaise. Quatre contre-torpilleurs allemands furent découverts en mer par le croiseur léger “Undaunted” commandé par le capitaine Cecil H. Fox, qui s'était auparavant distingué sur l’“Amphion.” L’“Undaunted” était accompagné des quatre contre-torpilleurs “Lance,” “Lennox,” “Légion” et “Loyal.”

“Nous nous dirigeons vers le nord,” dit un officier qui relate ce combat naval, “lorsque nous vîmes la fumée de quatre vaisseaux allemands. Le capitaine donna immédiatement les ordres préparatoires du combat, et nous leur donnâmes la chasse. Avec nos contre-torpilleurs, nous poursuivions les Allemands à toute vitesse. Ce fut un spectacle inoubliable. Nos nerfs étaient tendus et tous nous brûlions du désir de ne pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait.”

Evidemment l'ennemi n'avait pas l'intention de se battre; dès qu'ils aperçurent leurs adversaires, ils firent demi-tour et s'enfuirent. Avantageux par une vitesse supérieure, les Anglais commencèrent bientôt à se rapprocher de leur proie; dès qu'ils furent à portée, les canons de six pouces postés à l'avant et appelés “canons de chasse,” parlèrent avec grande efficacité. Reconnaisant l'impossibilité d'échapper à la poursuite, les vaisseaux Allemands virèrent de bord et montrèrent leurs dents.

En peu d'instants, le premier contre-torpilleur Allemand, frappé par un obus juste au-dessous du pont tituba comme une personne blessée, puis s'enfonça sous les vagues, pendant qu'un vigoureux hurrah poussé par les Anglais saluait sa disparition. Mais les marins Anglais devaient éprouver d'autres émotions. Citons encore la narration du même officier:

“Nous passâmes à l'endroit où le premier vaisseau venait de couler et pendant la durée de quelques secondes, pendant que nous fendions les vagues à la vitesse de plus de trente milles à l'heure, nous vîmes l'équipage luttant contre l'engloutissement, cherchant à se cramponner aux épaves du navire. La scène était poignante, mais nous avions d'autres ennemis à combattre et nous dûmes continuer notre route, en nous efforçant de chasser de notre esprit ce que nous venions de voir.”

Le feu de l'ennemi n'était pas dangereux, mais l'une des nombreuses torpilles qu'ils nous lancèrent ne manqua son but que de quelques mètres et faillit envoyer l’“Undaunted” au fond de la mer.

Pendant ce temps, le second contre-torpilleur Allemand, dont les cheminées et la superstructure avaient été emportées par nos projectiles, était en feu de l'avant à l'arrière et prêt à sombrer. Le combat ne se continua pas longtemps. L'efficacité du tir des canonnières Anglais eut vite fait de disposer des deux autres combattants. Moins de deux heures s'étaient écoulées depuis que nous avions aperçu l'ennemi et la marine Allemande venait de perdre quatre contre-torpilleurs, les S-115, S-117, S-118 et S-119. Ordre fut alors donné aux marins victorieux de se porter au secours des naufragés. Des 225 officiers et hommes qui composaient ces équipages, très peu purent être sauvés; Berlin admit la perte de 193 marins.

Construits en 1902, déplaçant chacun 413 tonnes et ayant une longueur de 210 pieds, ces quatre navires représentaient une valeur appréciable et leur perte dut être sensible à nos ennemis. Et le public anglais comprit que ses marins avaient vengé leurs camarades du “Hawke.”

Dans les Iles Britanniques, et particulièrement à

La suite à la page 400

La Marche des Evenements

Suite de la page 399

Londres, l'animosité contre les étrangers appartenant aux nations ennemies, avait rapidement grandi. Chaque nouvelle atrocité commise, chaque arrivée de navires transportant les malheureux réfugiés Belges et, pardessus tout, chaque découverte de faits d'espionnage commis par les Allemands à qui l'on avait permis de continuer à gagner leur pain en Angleterre, ajoutaient du combustible au brasier. Toutes les classes de la société, d'un commun accord, demandaient que ces étrangers ennemis fussent internés dans des camps de concentration ou, tout au moins, que les patrons fissent travailler leurs compatriotes, de préférence

faites à certains boutiquiers, pour le cas où ils garderaient leurs magasins ouverts, durent leur donner beaucoup à réfléchir.

Sur le continent, les affaires du Kaiser n'allaient pas aussi bien qu'il l'aurait souhaité. Ses nombreuses troupes de renfort, sa tentative sur les rivages du Pas-de-Calais, ses grands sacrifices de vies humaines, ne lui avaient pas rapporté beaucoup.

En dépit des forces immenses qui leur étaient opposées, en dépit d'attaques formidables par les meilleurs régiments allemands, qui se faisaient massacrer sans sourciller, les forces alliées résistaient à tous les assauts et même gagnaient du terrain sur de nombreux points de la ligne de bataille.

Les forces allemandes opérant en Belgique semblaient, pour le moment du moins, avoir suspendu leur marche. Dans leurs récentes opérations, à l'ouest de la Belgique, qui avaient amené la chute d'Anvers, l'occupation d'Ostende et l'exil du Gouvernement Belge, les troupes du Kaiser, comme un formidable raz-de-marée gris-vert, paraissaient irrésistibles et balayaient tout devant elles. Mais maintenant leur force d'impulsion semblait perdue. Elles n'avaient pas dépassé la ligne allant d'Ostende à Thourout et, de là, à Roulers et Menin. Et c'était à ce dernier point qu'était le danger. L'espace séparant les troupes à la droite du 4e Corps d'Armée Anglais, de la ligne sur laquelle était établie l'armée Belge, n'était, nous l'avons dit, que faiblement occupé. Sir John French ne pouvait pas faire mieux en ce moment. Sur un vaste front, une mince ligne Khaki avec deux divisions Françaises de territoriaux et une de cavalerie, faisait face à un ennemi dont la force était inconnue et qui, d'après les rapports reçus, était sur le point de recevoir des renforts.

"J'avais espéré" dit le rapport de Sir John French couvrant cette période, "que les efforts combinés de la cavalerie Française et Anglaise et des Territoriaux les soutenant, suffiraient à contenir les troupes venant du nord-est, jusqu'à ce que le passage à Menin put être saisi et le 1er Corps amené pour nous soutenir."

Malheureusement, le passage à Menin ne fut pas saisi. Se portant en avant pour exécuter ce projet, Sir Henry Rawlinson, sur qui reposait cette lourde responsabilité, trouva l'ennemi plus fort qu'il ne l'avait supposé et jugea la tâche impossible à accomplir avec les troupes dont il disposait. Sagement ou non—nous ne voulons pas faire de critique en chambre—Sir Henry voyant son flanc gauche menacé, abandonna l'opération projetée.

Commençant cette action, le Général French a dit ceci: "Sir Henry Rawlinson a probablement agi sagement en n'exposant pas ses troupes à attaquer, dans la condition quelque peu affaiblie où elles se trouvaient, mais l'occupation de Menin par l'ennemi lui permit d'y faire passer ses troupes de renfort et rendit ainsi pour nous toute avance impraticable."

La suite à la page 403 (23ième livraison)

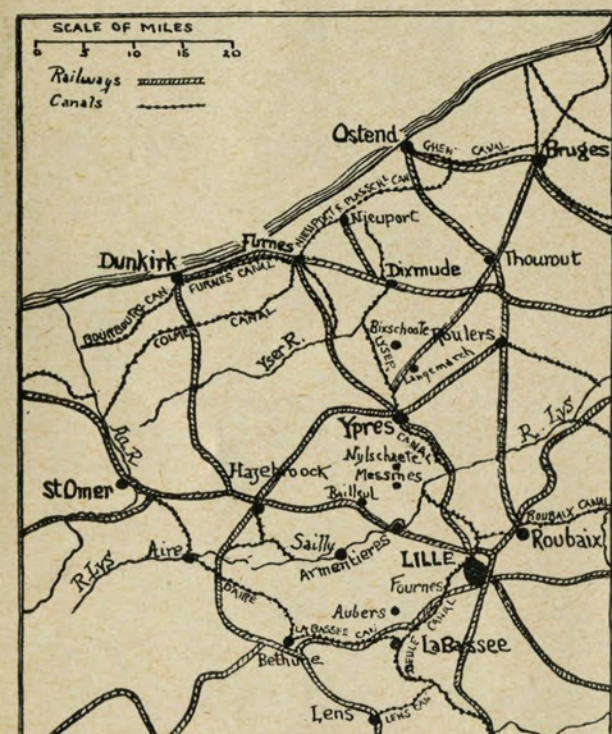


Diagramme approximatif montrant les principaux endroits du théâtre ouest de la guerre.

à ceux-là. Il fallait aussi compter avec la partie de la population dénuée d'intelligence et incapable de raisonner autrement qu'à coups de poing.

Le soir du 17 octobre une émeute anti-allemande prit naissance à Londres. Conduite par une centaine d'ouvriers du port qui avaient été chassés de leurs logements pour faire de la place aux réfugiés Belges, la foule fit beaucoup de dommages dans le District de Deptford et sur Old Kent Road. Une buvette allemande reçut la première visite des émeutiers, puis ce fut le tour d'un boucher qui affichait le portrait du Kaiser et, avant que la police, aidée par un détachement de soldats, eut apaisé l'émeute, une vingtaine de bars et de boutiques de boulangers et de bouchers avaient été complètement saccagés. De nombreuses arrestations furent faites et des précautions prises pour empêcher de nouveaux troubles, mais les menaces

REMP LISSEZ CE COUPON ET ENVOYEZ LE NOUS AUJOURD'HUI

Subscription form for 'La Guerre des Nations' magazine, including publisher information (Dodd-Simpson Press, Limited), address (1510 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Canada), and fields for name and address.

FAITES RELIER VOS COPIES DE "LA GUERRE DES NATIONS"



"KHAKI"



"TOILE"

AVEZ-VOUS CONSERVE VOS LIVRAISONS DE "LA GUERRE DES NATIONS" EN BONNE CONDITION AFIN D'AVOIR UNE HISTOIRE ATTRAYANTE DE LA GUERRE A PLACER DANS VOTRE BIBLIOTHEQUE ?

SI OUI, IL VOUS FAUT MAINTENANT UNE COUVERTURE POUR FAIRE RELIER LE 1er VOLUME.

Vous pouvez vous procurer maintenant, des couvertures de deux genres tels qu'illustrés plus haut. Avec chaque couverture les éditeurs fournissent aussi une belle page en couleur gratis. Les prix et la description suivent:

"TOILE"—Une couverture de toile, d'un beau rouge, avec inscription dorée, tel qu'illustré, franco - **\$0.60**

"KHAKI"—Une couverture couleur khaki, avec dos imitation de toile rouge, imprimée en bleu et rouge, tel qu'illustré, franco - - - - - **\$0.45**

ENVOYEZ VOTRE COMMANDE
AUX EDITEURS DIRECTEMENT

DODD-SIMPSON PRESS, LIMITED
1510 NOTRE DAME OUEST
MONTREAL, CANADA

S'il vous manque quelques numéros parus, demandez-les à votre marchand de journaux, et s'il ne peut vous les fournir, envoyez votre ordre aux éditeurs directement.